

L'année 1970 fût certainement l'une des plus marquantes de ma vie.

A cette époque, j'habitais encore à la ferme avec mes deux frangines. Je terminais mes études secondaires au lycée Ozanam de Mâcon. Chaque jour, j'effectuais un long trajet en car pour me rendre à l'école. J'appréciais cette pause quotidienne qui me permettait de contempler les paysages et les villages que nous traversions et de rêver tout à loisirs de ma vie future. Titi, de son côté, avait déjà quitté la maison familiale pour poursuivre des études de commerce à Dijon. Une cousine lointaine avait accepté de le loger pour lui permettre de suivre une formation en apprentissage, situation qui semblait le satisfaire pleinement.

Cette année-là, au mois d'octobre, mon père est mort en tombant du toit de notre grange. Un mois plus tard, Bruno, son petit frère, est décédé des suites d'un cancer. Il était malade depuis plusieurs années, mais son cas s'est subitement aggravé. Il est parti en quelques jours.

Ces deux décès successifs ont terrassé notre famille. Mes grands-parents étaient abattus. Geneviève, ma tante, tentait tant bien que mal de nous entourer mais la mort de ses deux frères l'avait sérieusement ébranlée elle aussi. Cette année-là, Noël ne fut pas une fête et je pense que nous en conservons tous un très mauvais souvenir.

Dès le mois de janvier, ma mère, fidèle à elle-même, a décidé de se ressaisir. Elle nous a demandé de nous montrer courageuses et de faire preuve d'autonomie car elle-même aurait à l'avenir moins de temps à nous consacrer. Son ton, très solennel, m'a marquée. Maintenant que papa n'était plus là, la gestion de la ferme allait reposer totalement sur ses épaules, et cela représentait une charge colossale.

Ainsi débuta notre nouvelle vie. Maman se levait bien avant le lever du jour pour s'occuper des bêtes et se couchait tard. Je préparais les repas mais il était rare que nous puissions les prendre ensemble. Je ne la voyais jamais. J'avais parfois l'impression qu'elle se plongeait dans son travail pour oublier sa tristesse et ne pas sombrer.

Heureusement, José, notre ouvrier agricole, est resté à ses côtés. Lui aussi s'est mis à travailler d'arrache-pied. Grâce à leur volonté à tous deux, cette ferme a pu continuer à subvenir à nos besoins.

De mon côté, je tentais d'étudier avec sérieux afin de réussir mes examens en fin d'année. Le week-end, j'allais souvent chez ma meilleure amie, Laeticia, une fille gaie et équilibrée. J'enviais sa vie de famille et son insouciance. Sa mère était infirmière et son père maçon. Elle avait un frère, Joseph, de 3 ans son cadet. Parfois, je restais dormir chez eux le samedi soir. Cela me changeait de l'ambiance morose de chez moi.

Une fois mon baccalauréat en poche, j'ai décidé d'arrêter mes études. Je n'étais pas mauvaise à l'école mais je n'excelsais en rien. Je n'avais pas développé de passion particulière pour une matière ou une autre. La plupart de mes amies parvenaient à se projeter dans une vie professionnelle future mais pour ma part, c'était le brouillard complet. La seule chose dont j'étais certaine, c'était que j'avais envie de quitter la maison et mes tristes souvenirs. Mais pour cela, il fallait que je puisse subvenir à mes besoins. Alors j'ai pris la décision de partir vivre à Paris et d'y trouver du travail.

Aujourd'hui, avec du recul, j'ai un peu l'impression d'avoir abandonné mes petites sœurs à leur sort car ma mère n'avait pas le temps de s'occuper d'elles. Mon départ leur a certainement fait de la peine. Mais comme je n'allais déjà pas très bien moi-même, il fallait que je prenne le large

et que je m'éloigne de la ferme. Et puis, j'étais convaincue que je serais ainsi une bouche en moins à nourrir.

Pour mettre mon projet à exécution, j'ai tout d'abord contacté l'une de mes anciennes amies du collège, Angèle, qui était partie vivre à Paris pour y poursuivre une formation de couturière. Comme nous nous entendions à merveille, elle a accepté de m'héberger pendant quelques semaines, le temps que je trouve moi-même du travail.

Je me souviens encore de mon arrivée à la gare de Lyon. Je suis descendue du train et me suis plongée dans la cohue. Je ne m'attendais pas à voir autant de monde d'un coup. Je devais avoir une allure de provinciale et me sentais un peu gauche avec ma valise. Mais je ressentais en même temps une certaine excitation. Moi qui durant mon enfance avait toujours rêvé d'aventure, j'avais enfin l'opportunité de découvrir un monde nouveau. Je connaissais bien sûr un peu Paris par les descriptions que j'avais pu en lire dans les romans ou par des images que j'avais vues à la télévision ou dans les magazines. Mais parcourir enfin ses rues, me procurait une joie indescriptible !

Mon amie occupait un petit appartement au 6^{ème} étage d'un immeuble du 11^{ème} arrondissement. Elle m'accueillit avec une grande joie et semblait contente d'avoir de la compagnie dans cette grande ville où elle ne s'était pas encore faite d'amies. Angèle travaillait dure pour apprendre son métier et passait de longues heures dans un atelier de haute couture parisien. Souvent, elle y retournait le samedi. Le dimanche, nous faisons la grasse matinée puis partions à la découverte des différents quartiers de la capitale. J'appréciais particulièrement Montmartre et son atmosphère de village ainsi que le quartier Latin où nous écoutions les étudiants débattre avec passion de sujets de société, sur les places publiques et dans les cafés.

De mon côté, je me suis rapidement mise à chercher mon premier emploi.